

— C'est vrai, c'est vrai, mademoiselle, murmura Gertrude un peu confuse, mais cependant...

— Ma bonne Gertrude, reprit Jeanne d'un ton caressant, tu ne veux pas empêcher ta chère enfant, comme tu m'appelles, de chercher à se distraire un peu, et le travail sera pour moi une véritable distraction. Je te le jure, je brode très bien, tu te sais : Cerise me fera avoir de la broderie... Allons ! c'est con venu...

— Mais... voulut objecter Gertrude.

— Non, je n'écoute rien ; si tu grondes encore, je me fâche, Et Jeanne mit une gentille caresse sur le front de cette vieille servante qui l'aimait comme une mère, et dont l'existence était un poème de dévouement et d'abnégation.

Gertrude courba le front et essuya une larme.

— Mon Dieu ! murmura-elle, pourquoi n'envoyez-vous pas à mon cher ange un peu de ce bonheur que vous donnez à tant d'autres !

Puis elle ajouta tout haut :

— Pourquoi vous lever si matin, pourtant, mademoiselle ?

— D'abord pour en prendre l'habitude, ensuite pour aller chez Cerise.

Et Jeanne s'habilla lestement, drapa sa taille svelte dans ces sombres habits de demi-deuil qui la rendaient cependant si belle, et sortit.

Il était environ huit heures.

De la rue Meslay au faubourg du Temple le trajet est court. En dix minutes, Jeanne eut atteint le sixième étage de Cerise. C'était deux jours avant cette soirée funeste où trompée par la lettre de sa sœur, la pauvre enfant devait tomber aux mains de M. de Beaupréau. Cerise était déjà à l'ouvrage, chantant comme une fauvotte, et songeant à son bonheur prochain.

— Déjà ! fit-elle en voyant entrer Jeanne.

— Vous savez bien qu'il a été convenu hier, ma bonne Cerise, répondit mademoiselle de Balder, que nos irions ce matin à ce magasin de broderies.

— Oui, oui, répondit Cerise, et je suis prête. Seulement, je ne veux pas qu'on vous voie, ma chère demoiselle ; vous m'attendrez à quelque distance dans la rue, n'est-ce pas ?

— Mais je ne rougis point du travail, dit Jeanne. Le travail est une noble chose.

— N'importe ! j'ai mon idée, répondit Cerise avec la ténacité mutine d'un enfant gâté.

Les deux jeunes filles sortirent, et une heure après, Jeanne rentrait chez elle triomphante avec un petit rouleau de canevas et se disait :

— Je vais donc enfin travailler et soulager ma vieille Gertrude.

Sur le carré de son quatrième étage, elle trouva le concierge de la maison ouvrant portes et fenêtres dans l'appartement que Bastien venait de louer il y avait quelques minutes à peine.

Le concierge salua avec respect, et lui dit :

— Vous allez avoir un voisin, mademoiselle.

— Ah ! dit Jeanne avec indifférence.

— Un vieux monsieur décoré, qui a l'air d'un vieux officier en retraite, poursuivait le loquace concierge.

Jeanne tressaillit.

— Un officier ? dit-elle en songeant à son père.

— Oui, mademoiselle, et il emménagera ce matin même, m'a-t-il dit.

Jeanne rentra chez elle toute rêveuse et ne songea pas davantage au voisin qu'on venait de lui annoncer.

Un autre sentiment la dominait à son insu.

Elle avait bien dit à Gertrude qu'elle ne s'était levée de bonne heure que parce qu'il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, mais la vérité était que Jeanne n'avait point dormi de la nuit : et nous allons tâcher d'expliquer cette insomnie.

Jeanne avait vingt ans, une âme ardente et pleine de foi, et un esprit déjà plein de raison et de maturité. Jeanne avait

passé son adolescence auprès de sa mère, son unique affection, l'être qui devait naturellement absorber toutes ses tendresses. Sa mère morte, elle avait reporté une partie de ses affections sur Gertrude, cette servante que son noble cœur plaçait au-dessus de sa condition ; mais alors, et d'abord à son insu, un vide avait commencé à se faire dans le cœur de la jeune fille, ce vide fatal et inévitable qui s'opère à vingt ans dans une âme vierge. Un jour, la pauvre orpheline s'éveilla en songeant qu'elle n'avait plus autour d'elle qu'un seul être qu'elle aimât, un être que la mort lui prendrait bientôt peut-être, qu'alors elle demeurerait seule, isolée au milieu du monde ainsi qu'en un vaste désert, sans qu'une main amie pressât la sienne, sans qu'un autre cœur battît à l'unisson du sien. Et alors encore, Jeanne se prit à songer qu'il y avait peut-être de par le monde un homme loyal et bon, un noble cœur exempt des âpres calculs et des cupidités vulgaires de ce siècle, qui, rencontrant sur sa route une femme chaste et belle, à l'âme aimante et dévouée, pourrait se réjouir de sa pauvreté, et ne lui demander qu'une affection sans bornes en échange de son nom et de sa main. Et Jeanne, à cette pensée, s'était sentie tressaillir, elle avait rêvé cet homme, encore et peut-être toujours inconnu, ce protecteur que lui enverrait la Providence, et elle s'était juré, dans l'austère religion de son cœur, de lui dévouer sa vie et d'entourer la sienne de toutes les tendresses de son âme.

Cette pensée, pensée touchante et sublime en sa vulgarité, et qui vient à toutes les jeunes filles, s'était si bien emparée de l'imagination de mademoiselle de Balder, que l'orpheline pauvre et brisée, l'enfant à demi abandonnée et demeurant le front pur et l'âme chaste au bord béant de l'abîme, s'était prise insensiblement à vivre de ce parfum qui vient de l'avenir et qu'on nomme l'espérance...

Elle avait fini par espérer un rayon de soleil, un sourire du ciel, une vie calme et heureuse en ses joies, cette jeune fille, dont l'enfance avait vu se former deux tombes, et dont les larmes avaient coulé si abondamment.

Or, l'espérance soutient et fait vivre ; Jeanne était pleine de foi, elle avait foi en Dieu, le père des orphelins ; elle semblait attendre avec courage et demi-souriante ce cœur inconnu à qui elle donnerait le sien.

Eh bien ! la veille de ce jour, son âme avait tressailli tout à coup et comme agitée par une sensation toute magnétique : un homme lui était apparu l'espace d'un instant, qui avait fait vibrer soudain cette corde muette jusque-là, que l'amour éveille au fond d'un cœur de jeune fille.

Jeanne avait vu Armand, Armand beau comme un jeune roi sous sa blouse d'ouvrier, dont le visage noble et un peu triste respirait une distinction et une douceur infinies, dont les mains étaient blanches et longues comme des mains de duchesse, dont la voix caressante était empreinte d'une vague et mystérieuse harmonie.

Elle avait passé quelques minutes à peine appuyée à son bras, à peine avait-elle échangé avec lui quelques paroles insignifiantes, et pourtant elle était rentrée chez elle toute rêveuse et l'insomnie s'était assise à son chevet, et sous les rideaux de son alcôve de jeune fille, il lui avait semblé voir encore dans l'ombre ce visage à demi souriant, à demi rêveur et sérieux du comte de Kergaz.

Et le jour était venu, et Jeanne, en proie à un trouble inconnu, n'avait point fermé l'œil encore. Mais alors, cependant à l'aide de cette froide raison qui suit presque toujours le plus fievreuses hallucinations d'une nuit sans sommeil, Jeanne s'était prise à réfléchir ; elle avait songé à son père, mort en soldat et en gentilhomme, à ce noble nom qu'il lui avait laissé et qu'elle ne devait point mésestimer ; elle s'était demandé si les distinctions sociales n'avaient point creusé un abîme entre elle et cet homme qu'elle avait aperçu sous l'humble bourgeron d'un ouvrier ; et si, toute honorable et loyal qu'il pût être, elle aurait le droit de lui tendre la main...